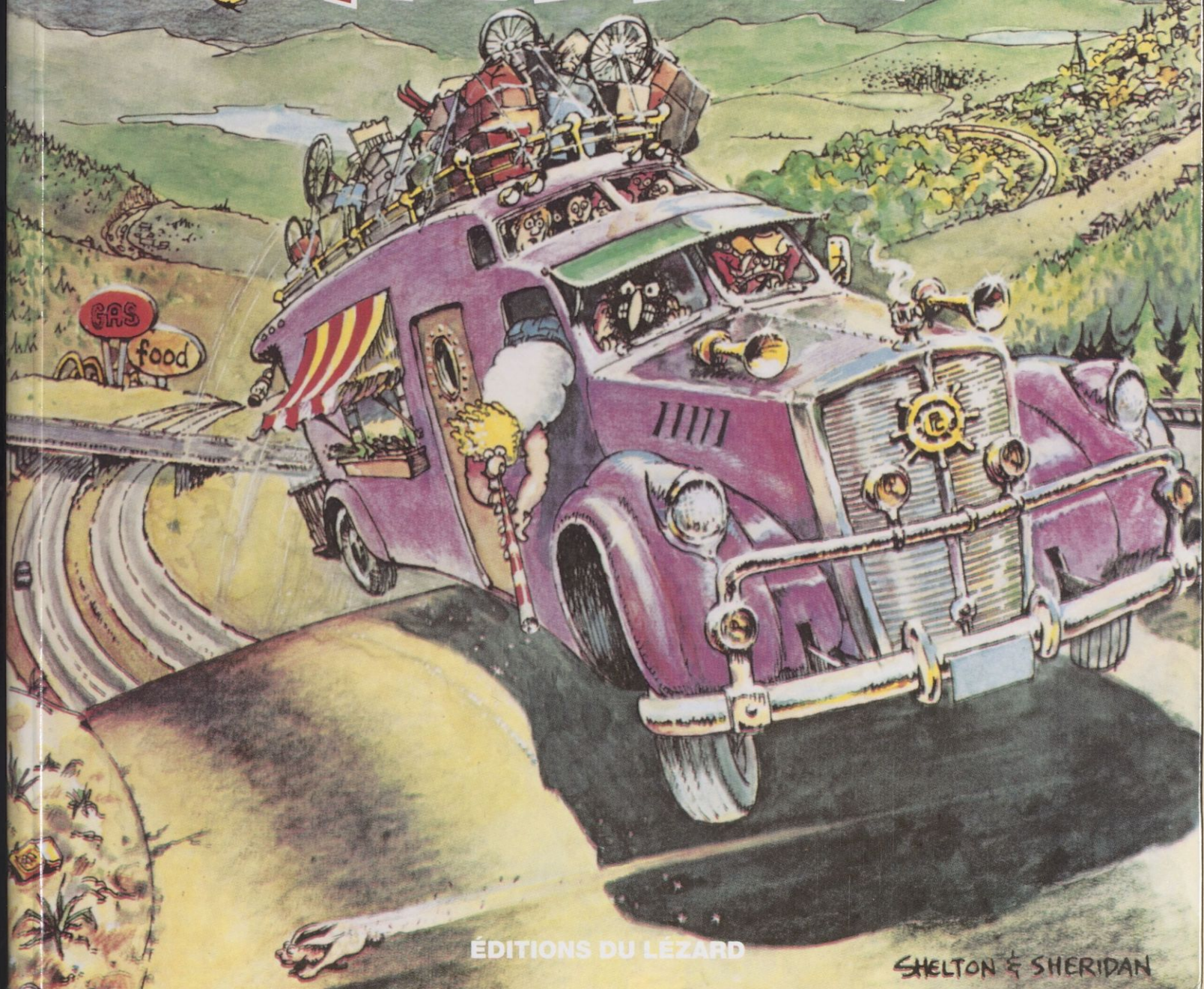


JEAN-PIERRE BOUYXOU - PIERRE DELANNOY

L' AVENTURE HIPPIE



ÉDITIONS DU LÉZARD

SHELTON & SHERIDAN



Jean-Pierre Bouyxou en 1971.



Pierre Delannoy en 1971.



Les mêmes à l'époque où ils ont entrepris d'écrire *L'Aventure hippie* (photo Claude Azoulay).

Jean-Pierre Bouyxou, vingt ans en 1966, a participé de l'intérieur à la contre-culture *hip* : happenings, films *underground*, livres sur le fantastique et la SF, articles dans la *free press*. Rédacteur en chef de *Fascination* de 1978 à 1986, il collabore aujourd'hui à *Paris Match*.

Pierre Delannoy, vingt ans en 1969, a découvert en même temps la route et l'ethnologie. Chercheur en sciences sociales, il a longtemps étudié les marginaux : délinquants, joueurs et grands voyageurs. Il collabore à *Paris Match*, *Grands Reportages*, *Géo* et *Newlook*.

2041580

30



L'AVENTURE HIPPIE

8° R

115444

DL 25 AOUT 95 21821

DES MEMES AUTEURS

Jean-Pierre Bouyxou

Frankenstein, SERDOC (« Premier Plan » n° 51), 1969, épuisé.

La Science-Fiction au cinéma, Union générale d'éditions (coll. 10/18 n° 564), 1971, épuisé.

Femmes légères et chansons grivoises (avec Georges Maurevert), Aspic, 1972, épuisé.

En collaboration : *Une encyclopédie du nu au cinéma* (sous la direction d'Alain Bergala, Jacques Déniel et Patrick Leboutte), Yellow Now, 1994.

Pierre Delannoy

La Triche et les tricheurs (avec Michel Pichol), M.A. Edition, 1983.

La Saga des casinos (avec Michel Pichol), Olivier Orban, 1986.

Porfirio Rubirosa, just a gigolo, Olivier Orban, 1987.

Cavaliers — Des chevaux et des hommes (avec Patricio Estay), Solar, 1994.



**JEAN-PIERRE BOUYXOU
PIERRE DELANNOY**

L'AVENTURE HIPPIE

Préface de Jean-Pierre Galland



ÉDITIONS DU LÉZARD



S**O****M****M**

PRÉFACE PROLOGUE

L'aveu des années excessives

14

LA HAINE DES SIXTIES

Enragés — Des potes, de la pop et du shit — Fuir la société de consommation — L'exemple des Provos d'Amsterdam — Planète « Dam » — France, terre des beaufs — « C'était comme une guerre » — Répression — L'affaire Gabrielle Russier et quelques autres — Rebelles de la paix et de l'amour — Situationnistes, la rage de déconstruire — « Tout, tout de suite » — « Give peace a chance » — Lectures de combat — Happenings, le délire attrapé par la queue — Le Living Theatre, des tréteaux pour l'utopie — Flonflons, paillettes et animaux tristes — Le cinéma contre la morale — « Underground » — Génération Woodstock.

42

SUMMERS OF LOVE

Made in USA : le Mort reconnaissant — L'appel de Berkeley — Aux origines du « hip » — « She's leaving home » — Nos ancêtres les beatniks — Orgies libératrices et « cloches négatives » — « Dans les années 60, qui est allé au fond des choses ? » — Exode vers Hashbury — Le changement radical — Le retour de l'Indien — « Trip » d'amour — « Diggers », « free clinic » et plans hippies — Les « nouveaux » journalistes — Monterey pop — « Power of love, power of pop » — Le « mouvement » à New York et à Londres — Nuits psychédéliques au Palais des sports — Hippies des villes, hippies des champs — « Les bâtards vous rejoignent » — Des hippies avec des fusils — Woodstock, « une nouvelle minorité humaine » — « Jamais plus besoin de se sentir seul » — 1969, le triomphe du « flower power ».



A**I****R****E****76****LE TEMPS DES PROPHÈTES**

La révolution psychédélique — L'illumination par le haschisch — LSD : la connaissance par les gouffres — « Bad trip » à Altamont — Le pape de l'acide — Le voyage intérieur — « Easy Rider », film culte — Peau de banane et morphine — Le Gloupier, entar-teur « hip » — Pattes d'éph' et patchouli — Les « freaks », nouveaux clodos célestes — La faillite des pèlerinages pop français — Pourtant, la province plane — Fêtes « freakies » sur la Croisette — Les mendiants de la liberté — L'appel de la zone — L'avenir est aux gouroux — Michaux, Duits, Crowley, Mouna... — « Do It » — La « nova press » en croisade — « Actuel », naissance d'une bible.

108**L'UTOPIE COMMUNAUTAIRE**

Vivre ensemble, forcément — 4 août 1971, à l'aube, les flics — « Le » phénomène de société 1970-1972 — La vague des départs — « La subversion par le bonheur » — Des communautés pour le Larzac — « Voilà un paquet de ruines... » — Faire exister l'impossible — La fille Michelin, Kouchner, Bercoff, Rambaud — Enfants de Marx et du Coca-Cola — « Les grands mouvements communautaires à travers les âges » — Le fabuleux exemple américain du XIX^e siècle — Nouvelles frontières — Tribus « tibétaines » et auberges espagnoles — Artisanat, basse-cour, amour : petites annonces d'« Actuel » — Dans les communes de Bruxelles « libéré » — De la paresse à l'apocalypse — Treize mois, six jours, durée moyenne d'une communauté rurale — « Bad vibrations » — L'échec — Des survivantes : la rue des Caves, Cap-d'Ail, Christiania — Révolution des mœurs — Le grand cirque planétaire de la Hog Farm.



S

O

M

M

140

PLANÈTE POP

Fringues et dégaines — « Hair » : vers la récupération — « Oh ! Calcutta ! » : nous sommes tous des obsédés — « Jesus Freak », Jésus Fric — « Actuel », la contre-culture à 90 000 exemplaires — Mister Freak : du mou dans la pratique — La bande à « Charlie » (hebdo) — « L'An 01 », feuilleton d'une utopie — Une galaxie de fanzines — Des tribunes pour tous les margeots — Fritz the Cat, Freak Brothers, « comix » en tous mauvais genres — Druillet et Mœbius, dessinateurs visionnaires — Fantastique et science-fiction, des passions partagées — Spiritualisme et pensée mutante — La « génération illisible » — Thalie chez les « freaks » — L'écran psychédélique — Ciné rock — Mosik : la grande planerie — Les architectures du rêve.

178

LA ROUTE

Direction hailleurs — « Trip » — L'antivoyage — « L'apologie du vol » — « Voyager pour t'appauvrir » — « J'ai vu des jeunes Anglais mendier comme des chiens » — « No junkies here » — Le temps de la felouque agile — Rafles antiroutards — « Je veux regarder Dieu en face » — Le clodo du dharma est mort — Voyages ethnologiques — Retour aux édens d'avant l'industrie — Ibiza, sortie du paradis — Des Baléares au Maroc : le club Sun and Smoke — Premières dérives — Le « flash » népalais — « Un barbare en Asie » — Les combines de la Route — Bréviaires de voyage « hip » — Le climat indien se gâte — Rêves et cauchemars du bout du monde — « Midnight Express » — « Where do you come from ? »

A I R E

210 LE CORPS ÉCLATÉ

« Tout manquerait si le sexe manquait » — Créer au lieu de procréer — La baise comme mode de communication — « Love parties » : « Faire jouir l'infini » — Bataille contre la jalousie — La beauté convulsive de l'amour « cool » — « Faire l'amour dans un champ, ça excite les fleurs » — La nudité contre le sexisme — Pornographie et subversion — Wet Dream Festival — « Le plus grand événement artistique de cette décennie » — Psychédélimisme « hard » — Le pouvoir révolutionnaire de la « jouissance orgastique » — Féminisme « hip » — Valerie Solanas, Germaine Greer, les « bergères de l'apocalypse » — Gouines rouges et tendres « sisters » — La tentation androgyne — « Enfants, vieux, il y avait tout le monde » — A corps perdu.

242 THE END

« L'étrange rituel de Reims » — Stupides et innocents guérilleros de la shooteuse — « De quoi flipper » — La montée du désarroi — Histoire d'une folie — La « défonce en forme d'enclume » — « Heroin, she's my wife, she's my life » — La marmottanodépendance — Tout cela n'est que mythe — « Ces enfants qui viennent à vous avec des couteaux... » — « La route est un bazar pourri » — Les lambeaux du rêve — Des gardes et des chiens contre les communautés — « Parlez-m'en, du bonheur hippy ! d'la chiasse ! » — Tintin en pattes d'éph' — « Actuel », c'est fini — La fièvre punk — Antivols électroniques à la librairie Parallèles — « Namaste, bâbâ » — « No safety, no surprise... »

270 ANNEXES

Chronologie - Bibliographie - Filmographie - Discographie



Pochette de l'album 33-tours *Kip Of The Serenes*, du groupe Dr Strangely Strange.

PRÉFACE



est un voyage, un moment d'histoire en images que les auteurs vous invitent à partager. Venez à la rencontre d'une époque où, lasse du capitalisme triomphant et du morne confort, la jeunesse a tenté de réconcilier Marx et Rimbaud. C'était le temps des émotions fortes, le temps où l'on rêvait d'une osmose entre le corps et l'esprit. C'était le temps où la vie prenait des risques. Et parce qu'elle s'inventait tous les jours, se consumait au feu des extases, parce que trop entière, nous l'avons vite enterrée, le mot *hippy* devenant péjoratif dans la bouche des jeunes générations... De même pour ceux qui, en coupant leurs cheveux, ont coupé les ponts avec la révolte et capitulé.

Que vous suiviez l'itinéraire fléché ou que vous sautiez à pieds joints de San Francisco au plateau du Larzac, embarquez pour un foisonnant et fascinant voyage, découvrez que la planète hippie ne se réduit pas à quelques anecdotes et slogans publicitaires, qu'elle vit en nous dans un recoin d'histoire aujourd'hui restitué, avec brio, par Jean-Pierre Bouyxou et Pierre Delannoy.

Jean-Pierre GALLAND

P R O L

L'AVEU DES ANNÉES EXCESSIVES

En notre temps de crise écologique, nous livrons un combat décisif. D'un côté, les gens qualifiés de droits, réguliers, carrés (cubiques ou angulaires), classés, diplômés et payés pour l'être. [...] De l'autre, les bohémiens, les flâneurs, les fous, les fantaisistes, les excentriques, les bienheureux, les prostituées, les vagabonds et les hippies. Ceux-ci veulent goûter l'univers et vivre des trucs chouettes, rythmés ou extatiques, syncopés, flippants et psychédélics. Les premiers admirent les machines et rivalisent avec elles. [...] Les seconds ont emprunté aux plantes et aux animaux leur organisation ondoyante et luxuriante. »

Alan Watts

« Humble et vraie est mon histoire. Brisez-la en mille morceaux, puis recollez pour voir. »

John Lennon

Les nippes de sultanes sont à nouveau de sortie. Jim Morrison fait un tabac dans les lycées, un ancien fondateur d'*Actuel* a été ministre, la planète entière rêve d'un gigantesque retour à la nature. Jamais, dans un monde déchiré (comme à l'époque de la guerre du Viêt-nam et des émeutes noires de Los Angeles), on n'a eu autant besoin de paix et d'amour. Même les stars de la télé cèdent au spleen 1970. PPDA confesse : « Les chaînes d'un autre âge qui nous entravaient ont presque toutes sauté. Mais la révolte aussi. Que sont nos cris devenus ? »

Au secours, Jimi ! Reviens !

Doucement. Tout le monde n'avait pas les cheveux longs en 1970. Ceux qui se sont fait bastonner et tondre pour cette raison-là s'en souviennent, même vingt-cinq après — et chauves. Derrière le décor psychédélic de la rétromania *seventies* (une de plus), il y a une fabuleuse histoire. Un mouvement de société (le *movement*) salué alors comme l'aube d'une nouvelle humanité par Baudrillard, Morin, Duvignaud, Schwartzenberg, les meilleurs penseurs. Génération Woodstock, génération *peace and love*, génération hippie. Des fleurs dans les cheveux, la vie en communauté, l'amour libre, l'acide, le voyage en Inde. Non, toute une génération n'y a pas touché. Notre histoire est d'abord celle d'une minorité, et d'une minorité en révolte. Qu'on n'oublie pas les flics et les interdits en tout genre dans le paysage de ces si charmantes années soixante ! Oui, des chaînes d'un autre âge nous entravaient et nous les avons fait sauter. Nous avons tenté de bâtir un monde nouveau et nous avons échoué, mais nous n'étions que quelques-uns. Gauchistes déçus, étudiants, ouvriers de vingt ans, embastillés de naissance qui ne se résignaient pas, écorchés vifs à la

O G U E

recherche d'émotions fortes que l'Occident leur refusait, plutôt routards, plutôt zonards, faux-néo-crypto-pseudo hippies (on se moquait des étiquettes), ils se reconnaissaient entre eux et c'est de leur rage qu'allait naître l'aventure de la contre-culture. Génération hippie. De *hip*, informé, branché sur l'époque. A peu près dix années, de 1965 à 1975. De trois à cinq cent mille jeunes directement concernés en France, plusieurs millions aux Etats-Unis, et encore un énorme retentissement un quart de siècle plus tard. Pourtant, on a vite enterré les hippies au milieu des années soixante-dix, comme s'il avait fallu effacer au plus vite le souvenir de cette folle tentation d'une autre vie, qui avait failli emporter les sociétés occidentales. Trop dingue à supporter, qu'on ait pu essayer d'être paysan, homosexuel ou moine bouddhiste ! Les efficaces *eighties* ont oublié. L'aventure hippie devenait une histoire de bouffons, les punks et les jeunes gens BCBG parlaient avec mépris de « babas *cool* ». En Italie, au début des années quatre-vingt, les derniers adeptes du gilet indien et du sac frangé en bandoulière étaient curieusement baptisés « les Chinois » !

Mais *times are changing*, comme chantait Dylan. Epuisé par les superficielles années yuppies, l'Occident se découvre à nouveau un goût — légèrement réactionnaire cette fois — pour les vraies valeurs, le sens de l'amitié, le respect de la terre, le génie de la fête. Exit le noir et gris et les angles de la décennie techno, on veut des couleurs, des courbes lascives, des paillettes. L'écologie fait vendre les journaux, les vieilles stars survivantes bourrent les stades. Remède miracle à la sinistrose ambiance : le paradis *seventies*, appelé à la rescousse avec ses bons vieux enfants fleurs contestataires et fumeurs de pétards, devenus les meilleurs amis des maisons de production de disques, des chaînes de télé et de tout le *rock business* international.

Doucement. Les cheveux ne nous ont pas poussé tout d'un coup, on n'a pas forcément décidé de vivre en marge sans avoir réfléchi et on sait que, même si l'écologie, la convivialité et la décontraction des tenues sont des héritages directs de cette époque, l'utopie hippie a vécu. Pour cette fois-là, du moins. Parce que c'est d'abord de cela qu'il s'agit : d'une utopie, un « pays imaginaire où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux » (d'après le Robert). Changer, radicalement. Après les fouriéristes, les surréalistes, les hippies ont écrit au bas de l'histoire du *XXe* siècle le dernier rêve fou et global d'une autre vie.


La dernière utopie. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Des tipis dans les Pyrénées, des titillements dans les têtes. Le new age, les *raves*, la *world music*. La mode indienne de retour, la vogue des voyages et des *medicine men*, les cheveux longs et les bijoux barbares. Et, plus que tout, ce désir sans ambiguïté d'un monde meilleur. Plus *cool*, *man* ! La saga de l'espoir n'a pas de fin. Nous l'avons intensément vécue sous ses atours hippies, nous n'éprouvons aucune nostalgie à l'écrire. Vivent les années excessives, vivent les hippies !

Il était une fois...



Les CRS en action en mai 1968 (photo Alain Nogues, Sygma).

LA HAINE DES SIXTIES



ctobre 1968. Les lendemains de révolution ratée ont le goût amer des mauvaises gueules de bois. Surtout quand on y a cru (on avait bien failli « prendre » la Bourse, non ?). Surtout quand on y a traîné — voire sacrifié — ses cheveux longs, une frange à la Beatles et sa première barbe de guérillero à la Che. D'emblée, le système pileux s'est imposé comme la grande bagarre des sixties. Obsession majeure des parents et des maîtres, symbole exagéré de notre révolte, les tifs et les poils déclenchent l'hystérie. Et la paranoïa : pour aller récupérer au commissariat une carte d'étudiant perdue dans la mêlée d'une manif et pour laquelle les flics l'ont convoqué, Pierre a lui-même pris la décision de se raser et d'aller se faire dégager les oreilles. Entre peur des pandores et désirs contrariés, la pression monte. Inexorablement. Formidablement.

ENRACÉS

Un étudiant hilare face à un CRS, et le monde vacille. Un grand rêve se dessine. C'était il y a six mois. C'est fini. L'après-68 ressemble salement à l'avant. Nous vivons dans un monde de vieux. Pour nous, *baby boomers* en quête de toutes les libertés, quarante ans, en Occident, est un âge pire que vénérable : carrément méprisable. Seuls, quelques artistes et marginaux, qui au milieu de la vie ne sont pas rangés du côté de l'*establishment*, échappent à notre rage critique.

Nous sommes révoltés par la « société » (le concept fera florès), et, franchement, nous n'avons pas tort. Alors, maintenant que l'espoir est retombé avec l'été, on s'ennuie plus que jamais, jusqu'au dégoût, jusqu'à la fureur, jusqu'au refus. Refus des valeurs quasi pétainistes (famille, travail, patrie) de la France gaullienne, puis pompidolienne. Rage d'en finir avec un fatras de convenances et d'interdits. La loi Neuwirth autorisant la contraception a bien été votée, vingt ans après tout le monde, mais l'avortement est toujours passible de prison. Dégoût de cette France hypocrite et mesquine, confite dans un obscurantisme digne du XIX^e siècle. Ah ! quelles sont jolies, les années 60 finissantes ! En province, rien que de rester trois heures d'affilée au café avec des copains vous vaut à coup sûr une mauvaise réputation. De toute façon, après vingt heures, c'est fermé. Et pour trouver une boîte qui passe autre chose que Claude François, il faut aller très loin. Désert. Pour nous, ce pays est un véritable désert. Ecouter de la pop à la radio ? Oui, à condition d'attendre vingt-deux heures et le *Pop club* de José Arthur, l'unique émission qui rende compte de la révolution musicale en train de s'accomplir. Nos aînés, évidemment, n'en croient rien : ce n'est là que jerk pour sauvages, ganoulère, charivari, horribles bruits. A la mode, concèdent-ils, légèrement méprisants. Mais ça ne durera pas, ils en sont sûrs. Tino Rossi et notre Mireille vont bouter hors de la douce France ces brailleurs anglais qui ne sont même pas capables de chanter sans micro. Même à Paris, hormis aux alentours du Boul'Mich' où traînent gauchistes et beatniks, avoir vingt ans est pesant. Dans la France des années de croissance, il n'y a pas de place pour la jeunesse. Ou, plutôt, on nous en a assigné une, héritée du modèle d'avant-guerre : bon élève, bon époux, bon travailleur. Et nous n'en voulons pas. Nous l'avons hurlé en mai dernier. Apparemment, après la grande frousse (ou le grand frisson) qu'ils se sont offerte, les vieux ont à nouveau oublié que nous existons. Nous nous affirmerons donc sans eux, contre eux.



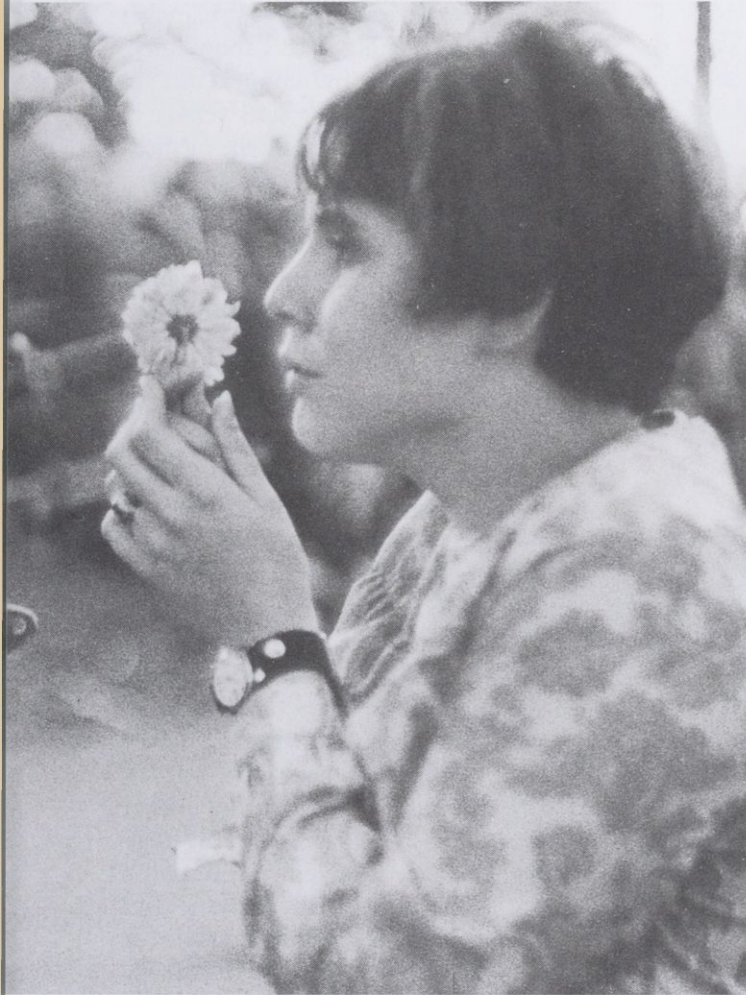
DES POTES, DE LA POP ET DU SHIT

De nouvelles solidarités ont profité des événements pour émerger. On n'est plus nécessairement copain de fac, d'usine ou de groupuscule. Des affinités se créent autour de la volonté d'essayer de vivre différemment. Aux cheveux longs s'ajoutent d'autres signes de reconnaissance : une étincelle au fond des yeux, la musique (les Beach Boys chantent les *good vibrations*). Oasis dans le désert ; on appartient à de petites bandes informelles,

sexes et classes sociales mélangés (ça choque énormément), et chacun a un copain qui dispose d'une chambre de bonne ou d'une cave avec un Teppaz ou,



mieux, une chaîne stéréo — les Sansui sont le *nec plus ultra*. Stones, Doors (Morrison chante Brecht), premiers Pink Floyd et flûte andine. Pour les groupes hippies californiens, il y a intérêt à fouiller dans le bac import de Lido Music, l'unique magasin ayant, à Paris, anticipé l'air du temps. Peu importe, d'ailleurs, car la rareté accentue notre impression de pénétrer dans un autre monde : ensemble, et quand bon nous semble. Nous haïssons les rendez-vous et les cartons d'invitation, le carcan des coin-cés. Nous vivons assis par terre, ou le plus bas possible, parce que les chaises, symbole de la salle à manger familiale, de l'école et du commissariat, sont exécrables. Les premiers joints de *shit*, ramenés d'Ibiza, du Maroc, de Londres ou d'Amsterdam, circulent. Le gros rouge de papa nous écoëure — ou, du moins, le prétendons-nous. Le risque encouru confère une aura certaine à ceux qui ont fait la nique aux douanes, mais ces hérauts de nos nouveaux plaisirs ne sont surtout pas des *dealers*. On connaît à peine le mot. On plane, grisés comme si, soudain, nous avons trouvé le moyen radical d'en finir avec la réalité minable qui nous tient lieu de quotidien. Le ver serait-il déjà dans le fruit ? La drogue ? Non, ça ne nous concerne pas encore. D'abord, parce que notre usage convivial du haschisch est exceptionnel. Ensuite, parce que ces paradis que nous découvrons ne sont pas artificiels. L'argot américain veut que nous soyons défoncés (*stoned*). Nous, nous nous sentons plutôt aériens. Le *trip* (le voyage) qui pénètre à son tour nos vies et notre langage est la pierre d'angle de la culture hippie, le *flip* son pire ennemi.



Marche pour la paix,
Washington, 1967
(photo Marc Riboud,
Magnum). À droite :
convivialité du joint
(Richard Hell et The
Voidoids, photo DR).

FUIR LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION



Ci-dessus : graffiti (attribué à Guy Debord) sur un mur de la Sorbonne, mai 1968 (document Canal +). Ci-contre : affiche du Conseil pour le maintien des occupations, Paris, juin 1968.

Au printemps 1969, en plein *flip* justement, en pleine sinistrose ambiante, le navigateur Bernard Moitessier nous fait un joli clin d'œil. Alors qu'il est sur le point de remporter la course marine la plus dure, un tour du monde de huit mois en solitaire, à la stupeur générale, il renonce. Pour le faire savoir, il n'utilise pas sa radio — il n'en a pas, il n'en veut pas — mais son lance-pierres, avec lequel il expédie un message lesté sur le pont d'un cargo croisé au large des îles Falkland : « Je continue. » Effectivement, il ne remonte pas vers l'Angleterre mais poursuit vers les Marquises, où il s'installera. Moitessier renonce à l'argent, au triomphe, à l'idée même de course et de compétition. C'est-à-dire aux valeurs cruciales dont nous ne voulons également plus. Magnifique pied de nez à la société de consommation.

Depuis un an, ce concept est de toutes les discussions. En France, le philosophe Jean Baudrillard, qui s'est déjà intéressé au sujet dans *Le Système des objets*, prépare un livre, *La Société de consommation*. Ses analyses cadrent judicieusement avec nos aspi-

ration, et les plus intellos d'entre nous en feront bientôt un gourou occidental. « Comme la société au Moyen Âge s'équilibrait sur Dieu et sur le diable, écrit-il, ainsi la nôtre s'équilibre sur la consommation et sa dénonciation. Encore, autour du diable, pouvaient s'exprimer des hérésies et des sectes de magie noire. Notre magie à nous est blanche, plus d'hérésie possible dans l'abondance. C'est la blancheur prophylactique d'une société saturée, d'une société sans vertige et sans histoire, sans autre mythe qu'elle-même. » Dans l'avant-propos de l'ouvrage, J.-P. Mayer, de l'université de Reading, est encore plus radical : « La consommation, comme nouveau mythe tribal, est devenue la morale de notre monde actuel. Elle est en train de détruire les bases de l'être humain, c'est-à-dire l'équilibre que la pensée européenne, depuis les Grecs, a maintenu entre les racines mythologiques et le monde du logos. » Et l'honorable chercheur de conseiller sérieusement la lecture de Baudrillard à « la

jeune génération » : « Elle se donnera peut-être pour tâche de briser ce monde monstrueux, sinon obscène, de l'abondance des objets, si formidablement soutenu par les *mass media* et surtout par la télévision, ce monde qui nous menace tous. »

Baudrillard, qui peine encore (mais nous aussi !) pour identifier le mouvement qui point, en a, en revanche, parfaitement

compris le moteur, dès 1969, sur la base de son expérience américaine. « Du LSD au *flower power*, du psychédéisme aux hippies, du zen à la pop music, tous ont en commun le refus de la socialisation par le standing et le principe de rendement, le refus de toute cette liturgie contemporaine de l'abondance, de la réussite sociale et du gadget. »

A défaut de pouvoir « briser » dès maintenant ce « monde monstrueux sinon obs-



cène », nous le refusons. Nous le fuyons, aussi. Nous fuyons toujours. Trop.

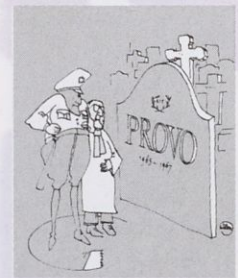
A quinze ou vingt ans, on a découvert l'Angleterre des Beatles et des Stones, les concerts pop au Marquee et les filles délurées. Rien ne sera plus comme avant. De l'autre côté de l'Atlantique, les sociologues — une profession très en vue — peaufinent un nouvel objet de recherche : la « culture jeune ». A seize ans, en stop ou avec un copain plus âgé qui avait le permis et une « deuche », on a poussé jusqu'aux portes de l'Europe, la Yougoslavie, la Turquie, le Maroc, on avait tous quelque chose de Lawrence d'Arabie.

D'autres, définitivement fugueurs et souvent mineurs (rappelons-le, la majorité est à vingt et un ans), se sont réfugiés en Suède ou au Danemark, où liberté sexuelle, tolérance des styles de vie et croissance économique feraient — dit-on — un excellent ménage. Les plus audacieux — encore peu nombreux fin 1968-début 1969 — sont allés jusqu'en Inde ou en Afrique. Les plus *arties*, sur les traces de la bande de la Coupole, perpétuent à Ibiza ou à Tanger la tradition de la bohème. Les plus timorés, comme les moins argentés, savent de toute façon qu'ils peuvent s'échapper vers Amsterdam, la ville libre.

L'EXEMPLE DES PROVOS D'AMSTERDAM

Plus que vers Londres, c'est maintenant vers la capitale hollandaise que convergent nos espoirs. Les Provos — des contestataires rigolos — se sont introduits à la municipalité. Depuis 1965, ce groupement d'anarchistes, d'artistes avant-gardistes, d'intellos, d'ex-Situs, mais aussi d'anciens blousons noirs politisés, boute le feu à toutes les poudrières. Les Provos ont pour dada la bicyclette. Leur projet « Vélos blancs » vise à supprimer la circulation automobile dans le centre ville, moins pour lutter contre la pollution (le mouvement écolo n'est encore qu'en gestation) que contre... les embouteillages ! Ne rouleraient plus que des vélos blancs qui appartiendraient « à tous et non à un seul ». Les Provos donnent rendez-vous aux citadins pour « faire peindre en blanc leurs propres vélos, tous les samedis, à minuit ». La police cherche des embrouilles aux premiers usagers des bécanes publiques, sous le prétexte — savoureusement saugrenu — qu'elles n'ont pas d'antivol. Différentes actions contre le mariage de la princesse Beatrix avec un ancien nazi, le 10 mars 1966, marquent le début d'une longue série de violentes castagnes avec les flics. Les Provos font un peu peur au bon peuple mais, en juin de la même année, obtiennent officiellement un siège au conseil municipal d'Amsterdam. Le

premier à l'occuper (un roulement étant prévu) est Bernhard de Vries, un curieux zèbre qui est « le Provo le plus connu, encore que, sans aucun doute, le moins radical » (Yves Frémion, *Provo, la tornade blanche*). Les Provos sont de toutes les grèves, de toutes les manifs contre le nucléaire et la guerre, de tous les soulèvements populaires. Le 4 avril 1967, la police laisse des marins fiers-à-bras faire une descente dans le quartier de la gare, fief des Provos, et s'y livrer au casage de gueule systématique. C'est l'hallali du groupe, qui se saborde dans l'autodérision en envoyant, le 27 avril, un télégramme de félicitations à la princesse et à son mari nazi pour la naissance de leur rejeton. Précurseurs directs, en Europe, de la mouvance hippie, les ex-Provos auront avec elle des rapports variés. Emigré en France, le dessinateur Willem (Bernhard Willem Holtrop) inaugure dans *L'Hebdo Hara-Kiri* (futur *Charlie hebdo*), dès la création du journal en 1969, une revue de presse où il recense les canards *underground* qui, partout, prolifèrent. De Vries, à l'inverse, se rallie à l'ordre bourgeois et joue même dans un obscur naveton italien (*Le Sexe des anges*, d'Ugo Liberatore, 1969) où le LSD, l'amour libre, le rock et les cheveux longs sont, pêle-mêle, dénoncés comme nouveaux fléaux de l'humanité...



Affiche de Willem annonçant la dissolution du mouvement Provo en 1967.

PLANÈTE « DAM »

A la fin de ces conflictuelles *sixties*, nous sommes vraiment persuadés d'être dans le sens de l'histoire, cet autre concept qui hante les discussions. Nous sommes le « mouvement ». Amsterdam en est un des ports d'attache privilégiés et, plus que les *flower children* de la côte Ouest, dont nous n'avons guère de nouvelles, les Provos en sont les porte-parole les plus avancés aux yeux des contestataires européens. On n'est pas prêt d'oublier leur joyeuse voix provocatrice ! Les initiatives alternatives fusent ; pour la première fois, on tente d'instaurer à grande échelle un mode de vie communautaire. Le mot et l'exemple viennent d'Amérique. On approfondira la question plus tard, quand les tribus communautaires l'auront définitivement emporté — croira-t-on — sur les familles nucléaires. Pour l'heure, les p'tits

Le « Dam »,
à l'heure hasch
(photo Leonard
Freed, Magnum).



Français éberlués découvrent le fonctionnement au quotidien d'un monde parallèle. Une autre planète. Dans les *sleep-in*, les premiers hôtels nouvelle manière, les cloisons ont été abattues pour faire place à des dizaines de rangées de lits superposés. Toute fausse pudeur est bannie et un coup de balai est requis de chacun. En revanche, les

prix sont écrasés. Même chose dans les restaurants collectifs qui se sont ouverts dans les entresols, le long des canaux : grandes tables, participation à la vaisselle, même mesure pour tous... et même shilum ! Trop confiants, les Provos se sont trompés en mettant à la disposition de la population des bicyclettes gratuites. Evidemment, elles ont vite disparu. Avant les ravages causés par les drogues dures et leur commerce, c'est la resquille qui, avec la difficulté de distinguer les faux frères dans cet incroyable melting pot, aura raison des années d'utopie de la capitale batave. Pourtant, Amsterdam restera longtemps dans nos mémoires et nous y reviendrons régulièrement, quasiment en pèlerinage. « Dam » au printemps 1969 : une petite journée de voyage, et un changement complet de décor.

Le « Dam », la grande avenue devant la gare, jonché de sacs de couchage et de joints écrasés, le marché aux puces avec sa foule bariolée de *freaks*, cheveux longs pour les garçons, henné pour les filles. Bracelets, colliers, colifichets, gilets afghans, chemises de grands-pères pour tout le monde. Les bars louches à lumières rouges où les Chinois donnent rendez-vous aux vieux beatniks qui touchent au « bambou ». Les prostituées, seins à l'air derrière les vitrines, juste à côté des *coffee-shops* où le haschisch sera bientôt en vente libre. Sur les canaux, des péniches où de jeunes marginaux vivent en communauté et où l'on peut, en passant, s'inviter à tirer sur un joint. Et, partout, des boutiques de fringues indiennes, des librairies ésotériques, des bibliothèques orientalistes, des salles de yoga. Plusieurs concerts chaque soir, des projections de films « différents », des happenings psychédéliques, des fêtes ininterrompues, du théâtre de rue, des *sit-in* improvisés, des sourires, des caresses. Toutes les rencontres possibles. Tous les rêves.

FRANCE, TERRE DES BEAUF

Autant dire que les retours sont durs. A Paris, pour un bar à routards comme le Polly Magoo et un lieu pop comme l'Opéra One, combien de bistrot néo-formica et de boîtes à minets où nos présences exagérément pileuses font d'autant plus scandale que nous passons commande de thé ! Une boutique indienne près de Maubert, un resto végétarien rue Pascal (le Bol en bois), la librairie Maspéro à Saint-Michel, l'*underground* parisien ne s'ouvre pas — ou très peu — sur le public et reste confiné dans la sphère des affinités privées. « Indigence culturelle de la France au nez pincé », écrira Jean-François Bizot, six ans plus tard, juste après la cessation de parution de la première formule d'*Actuel*. Amer constat : « MJC démodées depuis 68, rues pleines de foule solitaire, ignorance de l'étranger, retard sur l'Allemagne, les Etats-Unis, la Hollande, nuits dépeuplées de Paris et de la province, Situs non réédités, la poésie beatnik en an-

thologie épuisée, en haut les mandarins et les lèche-bottes, et tout cela occulté par l'ampleur stupéfiante de Mai. » La France s'emmerde horriblement pendant cette décennie pudibonde et cocorifiante, stérile et morne, qui, plus tard, dans l'aberrant brouet rance des souvenirs médiatisés, symbolisera pourtant une certaine douceur de vivre et prendra des allures d'éden perdu. Falsification de l'histoire. Au jour le jour, la France des années 60 est d'abord celle des « beaufs » que Cabu va si bien croquer pour l'hebdo « bête et méchant ».

La majorité silencieuse qui tient lieu de société civile ne fait pas dans le détail quand il s'agit de juger ces nouvelles silhouettes androgynes qu'ils ont aperçues, assises sur le boulevard Saint-Michel, pouce levé porte d'Orléans ou, pire, pendant leurs vacances espagnoles. Beatniks ou hippies, tous des clodos : ils chantaient, dansaient et dormaient sur la plage...

« C'ÉTAIT COMME UNE GUERRE »

La nouvelle bohème n'est pas du goût de la France profonde. Il n'est toujours pas interdit d'interdire et l'imagination n'a pas pris le pouvoir. Le conflit des générations bat son plein et rien n'échappe à la critique, souvent caustique, des *baby-boomers* en colère. Systématiquement, nous dénigrions le monde qu'ont construit nos aînés. Leurs héros ? Des crétins de sportifs qui courent après quelques secondes quand le Biafra meurt de faim. La télé ? Elle est aux ordres du pouvoir, totalement domestiquée, insipide. L'environnement des vieux est à vomir. *Square, straight*, carrés, droits, voilà ce qu'ils sont alors que nous rêvons de courbes lascives. Leurs cravates sont stupides, leurs cols de chemise trop serrés, leur régime alimentaire trop riche. Leurs meubles sont tristes, leurs pantalons uniformes, leurs femmes fa-

gotées dans des tailleurs de bonnes sœurs. Leur culte de la propreté confine à la paranoïa et n'a d'égal, dans le ridicule, que celui qu'ils portent à ce débile objet de standing social : la voiture. A nos yeux, l'Occident tout entier est vieux, repu, assoupi, gâteux, étri-qué. Pustuleux, pourri. Castré. A la fois obèse et rabougri. Laid, infiniment laid et triste. Il se vautre, pète-sec et mesquin, souffreteux et répugnant, mais serein, satisfait de lui-même et de son égoïsme masochiste, dans la tisane émollissante de ses principes. La France apparaît comme la boursoufflure particulièrement grotesque d'un monde clos, contraignant et haï. D'un monde où l'on crève. « C'était comme une guerre, déclarera Sting, en 1991. Il fallait se faire les dents sur la génération d'avant, et ces gens-là, ils avaient fait la guerre, la vraie, avec les Allemands, les Japonais... »



Couvertures de journaux contestataires en 1969 : *L'Hebdo Hara-Kiri* (dessin de Wolinski) n° 1 (3 février) et *Le Monde libertaire* n° 155 (novembre).



Dessin de Siné
dans le n° 1 de
L'Enragé (mai 1968) :
« Camarades
enragés, découpez
ces étiquettes et
collez-les partout !...
Nous vous recomman-
dons le dos des CRS.
Si vous n'avez pas de
colle... clouez-les ! »

RÉPRESSION

Guerre froide, guerre de Corée, guerres coloniales. L'Algérie, l'OAS, l'éternel conflit israélo-arabe, le génocide du Biafra... Et maintenant l'Amérique qui s'enlise au Viêt-nam, les chars de l'armée Rouge qui écrasent le printemps de Prague. Partout, des matraques, des bulldozers, des grenades et des balles pour mater les minorités indisciplinées. 1968 a été une année « terrible ». Avec « sensas » (sensationnel), c'est le qualificatif en vogue. Terrible année en effet, qui a coûté la vie à Robert Kennedy, le frère du président tué cinq ans plus tôt, et à Martin Luther King, le leader noir pacifiste. Tous les deux ont été assassinés. Dans le monde entier a grondé un orage de violence. Après les émeutes des étudiants européens et américains, les ghettos *black* se sont enflammés pendant l'été. Los Angeles, Chicago, Cleveland. Dans l'Indiana, l'Ohio, le Michigan. La police a tiré. On a relevé des dizaines de morts. En octobre, à Mexico, l'armée a chargé la foule juvénile rassemblée sur la place des Trois-Cultures : trois cents morts, au moins. La répression, c'est le seul langage que connaissent les vieux et les *pigs*. En France, nous sommes particulièrement bien servis avec Marcellin, le nouveau ministre de l'Intérieur de Pompidou. Le 1^{er} mai 1969, il interdit le traditionnel défilé des travailleurs, au cas où le « printemps » repartirait. En novembre, il inaugure une méthode radicale pour éviter les débordements : mille arrestations préventives avant une manif sur le Viêt-nam.

L'AFFAIRE GABRIELLE RUSSIER ET QUELQUES AUTRES

Le 1^{er} septembre 1969, Gabrielle Russier se suicide au gaz. Dans l'exaltation du printemps précédent, cette prof de lettres aixoise de trente-deux ans a commis l'erreur de tomber amoureuse de l'un de ses élèves. Il a dix-sept ans et, avec sa tête à la Guevara, barbe et cheveux au vent, fait nettement plus âgé. Acquis aux idéaux libertaires de Mai, ils vivent quelques mois de bonheur, puis c'est le retour à l'ordre.

Les parents du jeune homme (des enseignants réputés pour leur largeur d'esprit) portent plainte pour détournement de mineur. Gabrielle Russier est incarcérée. Après soixante jours de préventive, elle est condamnée à douze mois avec sursis. Pour avoir aimé un homme. Il a dix-huit ans maintenant, le futur âge de la majorité. Le procureur fait appel. Gabrielle risque de retourner en prison, pour un an cette fois. Carrière et vie brisées. Elle ne supporte pas. Elle préfère la mort.

En septembre 1971, pour son premier anniversaire, *Actuel* proposera « un mouvement inédit à jeter en pâture aux Kodak frémissants des troupes touristiques : les flics ». Suit une liste des interventions répressives engagées, pendant deux mois, au nom de la Loi. A croire que nous leur faisons réellement peur !

23 juin : expulsion de vingt-neuf jeunes gens du foyer des Epinettes ; interdiction en Guadeloupe d'un mensuel trotskiste.

25 juin : saisie d'une exposition

de dessins à Tours ; le Groupe d'action contre la censure, qui présentait des illustrations sur le thème « l'amour est une fête », est inculpé pour outrage à la pudeur.

28 juin : les gardes mobiles interviennent à la Caisse des dépôts ; saisie d'un numéro spécial de *La Cause du peuple*, « J'accuse ».

29 juin : procès de Jean Schuster et Eric Losfeld, qui avaient reproduit, dans le bulletin surréaliste *Coupure*, des articles condamnables de *La Cause du peuple*.

1^{er} juillet : les treize manifes-

tants du Sacré-Coeur devant la Cour d'appel.

3 juillet : manifestation de femmes à propos d'un procès pour avortement qui mettait en cause cinquante-huit personnes.

7 juillet : expulsion, rue Brantôme, de cent quarante travailleurs immigrés ; deux enseignants condamnés à Marseille ; suspension d'un professeur à Grenoble.

9 juillet : à Amiens, un mois de prison avec sursis pour un bombeur ; condamnation d'Alain Geismar à dix-huit mois de prison.

REBELLES DE LA PAIX ET DE L'AMOUR



Joan Baez dans
Renaldo & Clara,
le film de
Bob Dylan (1978).

Non sans raison, nous identifions clairement le pouvoir à l'usage de la force, à la répression que suscite toute contestation. La société de consommation est aussi une machine de guerre. La pire de toutes : celle du fort contre le faible. D'emblée, nous avons su de quel côté nous situer.

Il n'y aura jamais de hippies de droite. Même si les dirigeants vietnamiens et chinois nous inquiètent par leur dogmatisme moral, même si nous ne croyons plus, avec le Che ou Mao, que « le pouvoir est au bout du fusil », il va sans dire que nous sommes d'irréductibles opposants à l'agression américaine en Indochine. Ceux qui sont expédiés au massacre ont notre âge et, comme nous, se moquent éperdument du maintien de la présence occidentale dans le Sud-Est asiatique. C'est autour de la question vietnamienne que la plupart d'entre nous se sont regroupés la première fois pour dire leur haine de la guerre et de la violence. Dès 1965, aux Etats-Unis, les premières manifestations pacifistes ont donné le ton à toute une génération.

Peace and Love. Peint sur des banderoles ou cousu sur les blousons, nous arborons volontiers un sigle de paix qui sera bientôt connu dans le monde entier. Il évoque une croix inscrite dans un cercle, et dont les bras seraient cassés en Y renversé. Il n'est nullement d'origine maure ou nazie (!), comme l'affirment certains de ses détracteurs, mais a été dessiné en 1958 pour la première marche antinucléaire d'Aldermaston, en Angleterre. « Il paraît que le sigle se compose des caractères N (*nuclear*) et D (*disarmament*), mais je n'ai pas réussi à trouver comment c'est fait », avoue Willem dans sa revue de presse de *Charlie hebdo*. Les *flower children* britan-

niques l'ont tout naturellement adopté comme symbole de leur pacifisme, et sa signification va devenir si définitivement universelle que Jean-Marie Le Pen, beaucoup plus tard, pourra s'indigner de voir Yannick Noah porter à l'oreille cet « insigne beatnik [sic], l'insigne des citoyens du monde » (*Le Monde*, 3 décembre 1991).

De là à croire que nous sommes de gentils allumés qui ânonnent à longueur de manifs : « Faites l'amour, pas la guerre... » Totale erreur. Nous sommes d'abord des rebelles, à la cause indéterminée. Carlos Santana, en 1991, se souviendra : « Génération Woodstock, ce sont les sixties. Une révolution a radicalement changé ce siècle : Malcolm X, Martin Luther King, John Coltrane, tous ces gens viennent de là... J'ai horreur de la nostalgie, mais j'adore cette époque. Parce que c'est la seule décennie pendant laquelle on s'est permis de regarder le gouvernement en disant : "Non, je n'irai pas au Viêt-nam. Allez-y, vous !" »

En décembre 1967, Jerry Rubin et Abbie Hoffman ont fondé le Youth International Party. Mot d'— anti — ordre des yippies : *Do it* (« Faites-le »). En Hollande, on l'a vu, les Provos conjuguait pouvoir politique et création alternative. En France, ce sont les Situationnistes qui, un temps, jouent ce rôle d'interface entre la revendication globale d'une autre vie et le nécessaire passage à l'acte, avec les moyens mêmes du système. L'espoir n'a pas accouché seul du mouvement. Le détournement et la dérision participent également de sa gestation. Grands experts en la matière, en héritiers du surréalisme, les Situs bousculent sérieusement nos certitudes intellectuelles. Le nouveau roman — que nous apprécions très diversement — avait déjà eu la peau, dans les années 50, de la narrativité du récit ; les Situs vont allègrement massacrer nos rapports au langage, aux images, aux projets. La nouvelle société se forge, forcément, des antithéories.

SITUATIONNISTES, LA RACE DE DÉCONSTRUIRE

Cinquième conférence de l'IS, à Göteborg, août 1961. Sont notamment présents Debord (de face, pull noir et lunettes) et Vaneigem (à droite, bras croisés). Photo parue dans l'Internationale situationniste n° 7 (avril 1962).

« L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier bureaucrate aura été pendu avec les tripes du dernier capitaliste. » Cette phrase maintes fois citée et reproduite, le Situ René Viénet l'a inscrite en phylactère sur une fresque murale de la Sorbonne, au tout premier soir de l'occupation de celle-ci, en 1968. Elle reflète bien le radicalisme batailleur pratiqué par l'Internationale situationniste, mouvement d'ultra-gauche, dont l'influence sur une foultitude de jeunes, pendant les événements de Mai, fut déterminante.

L'IS — qui n'a jamais eu plus d'une trentaine de membres à la fois — se félicite, en septembre 1969, d'avoir refusé, au cours des deux dernières années, cinquante à soixante adhésions, ce qui lui « a épargné un nombre équivalent d'exclusions ». La plupart des étudiants ont découvert son existence en novembre 1966, quand des sympathisants situs ont, à l'université de Strasbourg, viré de son amphi le professeur Abraham Moles (sorte de Nimbus technocrate, apôtre philosopheux de la cybernétique), investi et dissous l'Association des étudiants et réclaté la suppression de l'UNEF procommuniste. Trois textes situationnistes, parus en 1967, marquent profondément ceux qui ne placent plus d'espoirs dans la gauche traditionnelle : *La Société du spectacle* de Guy Debord, *La*



misère en milieu étudiant de Mustapha Khayati (écrit lors de l'insurrection strasbourgeoise) et, surtout, le très jouissif *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Raoul Vaneigem, dont Cohn-Bendit relit, paraît-il, quelques pages chaque jour. Ex-prof de français dans le Hainaut (il donnait ses cours en tutu de danseuse et suggérait aux lycéens de supprimer « toutes les pages chiantes » de

leur Lagarde et Michard), le Belge Vaneigem a écrit un brûlot stimulant, jusqu'aboutiste, qui donne une assise théorique parfaitement ludique à notre haine de la vieille société : « Le monde est à refaire, tous les spécialistes de son reconditionnement ne l'empêcheront pas. » Le *Traité*, prévient son auteur, « entre dans un courant d'agitation dont on n'a pas fini d'entendre parler ». Son impact est capital. Dans leur bilan de Mai 68, les Situs constatent qu'« au fort de la crise, il y eut virtuellement quelques centaines, voire quelques milliers de "Situs" autonomes, en dehors de l'IS » (Jean-François Martos, *Histoire de l'Internationale situationniste*).

«TOUT, TOUT DE SUITE»

Ce qui séduit d'emblée chez les Situs, c'est leur volonté affichée de « détruire, par tous les moyens hyper-politiques, l'idée bourgeoise du bonheur ». Leur théorie du dépassement de l'art n'a pas seulement inspiré les slogans les plus youpiteux de Mai 68 (« Je prends mes désirs pour des réalités parce que je crois à la réalité de mes désirs ») ; elle continue de stimuler l'imagination. Incommensurablement plus, en tout cas, que les multiples groupes gauchistes — trotskistes, maoïstes et anars — qui, en guerroyant sur le terrain idéologique avec syndicats et partis, ont concouru à faire basculer l'ardente révolte soixante-huitarde dans la pire politiciaillerie. Avec eux, fini de rigoler. Assommants, lugubres, ils nous promettent des lendemains qui pleurent. Nous ne voulons ni subir ni exercer le pouvoir qu'ils disputent à la bourgeoisie. La liesse libératrice s'est diluée dans le militantisme grisâtre. Les trotskards estiment qu'il est « petit bourgeois » de se laisser pousser les tifs et de fumer des joints ; les maos trouvent que la fornication, « antirévolutionnaire », est un gaspillage d'énergie. Malgré d'innombrables points de convergence, qu'aurions-nous de commun avec ces crypto-staliniens ? Basta ! Nous, le nouveau monde qui s'est ébauché à l'ombre des barricades, nous voulons le concrétiser. Sans attendre.

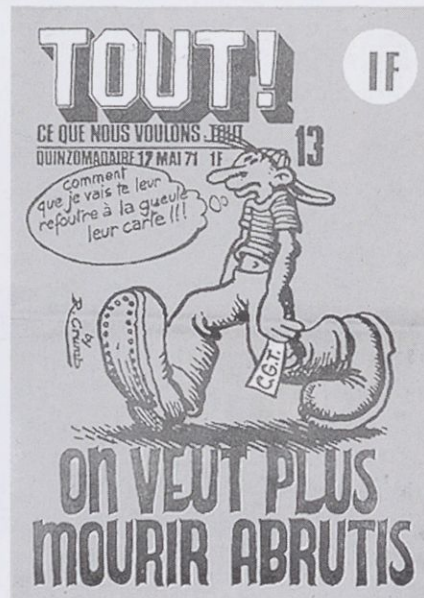
Le *Traité de savoir-vivre* ne constate pas vainement qu'on ne peut concevoir de vraie révolution « sans se référer explicitement à la vie quotidienne, sans comprendre ce qu'il y a de subversif dans l'amour et de positif

dans le refus de contraintes ». *Actuel par Actuel* résume bien la situation : « Le gauchisme institutionnel déjà, sombre pavillon bas. » La Ligue communiste (trotskiste) et son surgeon dissident, Révolution, s'égarent dans le théorisme doctrinal. La GP (Gauche prolétarienne) multiplie les bourdes et va jusqu'à se déclarer solidaire de Gérard Nicoud, leader d'une fronde néo-poujadiste de petits commerçants. Les bolchevistes durs du PCMLF (Parti communiste marxiste-léniniste français) et de l'UCFML (Union des communistes français marxistes-léni-

nistes) surenchérisent dans le rigorisme. Au SNEP-Sup, politiquement épuré, les communistes orthodoxes ont repris le pouvoir. L'ex-VLC (Vive le communisme), devenu VLR (Vive la révolution) en mai 1969, édite un journal, *Tout*, dont le credo est plus que sympa : « Ce que nous voulons, c'est tout, tout de suite. » Ses militants — dont le futur architecte officiel du mitterrandisme, Roland Castro — font volontiers cause commune avec les immigrés,

les féministes, les homos, les rejetés (si la fondation du MLF a suivi de peu celle du Women's Lib en 1968, il faudra attendre 1971 pour que naissent le FHAR — Front homosexuel d'action révolutionnaire — et les Handicapés méchants). Mais cette bonne volonté (ou cette bonne conscience) n'empêche pas VLR de recourir itou au prêchi-prêcha rébarbatif, arrosé de marxisme pur jus. Enfin, l'IS elle-même est dans une phase de repli, de silence, qui la conduira à proclamer son autodissolution début 1972.

Dessin de Crumb
en quatrième
page de couverture
de *Tout* n° 13
(17 mai 1971).



GIVE PEACE A CHANCE

Dans la grisaille post-soixante-huitarde de la France cadennassée, l'écho des drôles de secousses que le vieux monde subit un peu partout, à l'étranger, arrive à la fois étouffé et sublimé. John Lennon et Yoko Ono fêtent leur récent mariage (mars 1969) par un *bed-in* d'une semaine à l'hôtel Hilton d'Amsterdam. Allongés sur leur lit, répondant paisiblement aux sarcasmes — voire aux injures — des journalistes et des visiteurs, ils font leur première « publicité pour la paix ». D'aucuns trouvent ça absurde, infantile. Pas nous... Aux Etats-Unis, où le Black Panther Party est apparu l'année même de l'engagement américain au Viêt-nam (1965), des marches pacifistes sont organisées par les artistes beat comme autant de happenings géants. Parfois, cela s'achève en *sit-in* : on s'assoit par terre pour opposer aux flics une résistance passive. Ou en *picketing* : on « monte la garde », en tournant en rond et en brandissant des écriteaux. Ces combats contre le racisme et la violence d'Etat seront — et resteront — aussi les nôtres.

Nous, nous n'allons ni aux manifs, où il ne se passe plus rien d'exaltant, ni aux meetings, qui nous rasent. Pourquoi soutiendrions-nous Krivine ou Geismar qui, à la tête du pays, ne nous traiteraient sans doute pas beaucoup mieux que les barons du gaullisme ? Et, plutôt que de discourir sans fin sur la révolution culturelle en Chine, nous préférons la faire ici, maintenant, avec pour armes des guitares électriques.

La France profonde, engoncée dans son confort Lévitane, écoute Sylvie Vartan chanter *Comme un garçon, j'ai les cheveux longs*. « Comme un garçon », c'est elle qui le dit ! Nous préférons à ces ploum-ploumeries le free jazz d'Albert Ayler (*Spirits Rejoice* nous ravit parce que *La Marseillaise* y est malmenée), d'Ornette Coleman, d'Archie Shepp et de Don Cherry. La pop music nous fait entrer dans un nouvel univers. Nous écoutons beaucoup Procol Harum, Scott McKenzie,

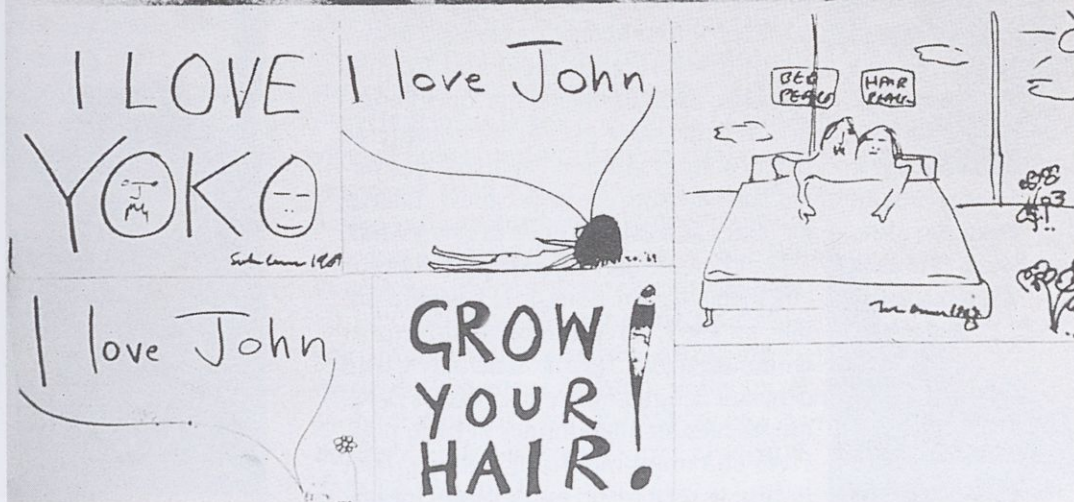
Iron Butterfly et Arthur Brown (*Whiter Shade Of Pale* date de 1966, *San Francisco* de 1967, *In-A-Gadda-Da-Vida* et *Fire* de 1968). Et les Beatles, éblouissement en continu, ouverture sur le rock planant. C'est de leur album de 1966, *Revolver*, que date le psychédéisme musical. Lennon a, dit-on, conçu sous acide les distorsions acoustiques de *I'm Only Sleeping*, et *Love To You* de George Harrison marque l'entrée de la pop sous influence indienne. En 1967, *Sergent Pepper's Lonely Hearts Club Band*, inouï collage sonore, avec sa pochette délirante (les Beatles en uniformes chamarrés de monsieur Loyal, entourés de silhouettes découpées), déjà mythique, a été le premier vrai disque hippy. D'ailleurs, les dénégations de Lennon et de Mc Cartney ne nous convaincront jamais que *Lucy In The Sky With Diamonds* (« LSD ») n'est pas une référence codée aux expériences hallucinogènes des Fab Four. Plus crus et plus rock que les Beatles, les Rolling Stones — dont l'un des premiers tubes a, toutefois, été une chanson de Lennon et de McCartney, *I Wanna Be Your Man* — gardent, depuis leurs débuts, une aura de voyous révoltés. Mick Jagger peaufine son image de mutant ambigu avec *Sympathy For The Devil* (1968), dont Jean-Luc Godard filme les séances d'enregistrement dans *One + One*. Une mythologie se met en place. *Give Peace A Chance*, le 45-tours de Lennon et du Plastic Ono Band enregistré dans une chambre d'hôtel de Montréal, devient, dès sa sortie, en avril 1969, une sorte d'hymne.



Pochette de *Let It Bleed*, l'album des Rolling Stones sorti en novembre 1969.



*Stay in bed, hair
peace, bed peace*
(« Restez au lit,
paix aux cheveux,
paix au lit »),
affiche éditée en
Hollande après
le *bed-in* de
John Lennon et
Yoko Ono (1969).





En haut :
Frank Zappa,
figure de proue de
la contre-culture
naissante, en 1969
(photo DR).

En bas :
William Burroughs,
l'auteur culte du
Festin nu ; photo
publiée en 1970 dans
*L'Internationale
Hallucinex.*

LECTURES DE COMBAT

Pendant que la majorité silencieuse de nos contemporains se gave de télé (il y a, désormais, plus de dix millions de récepteurs dans le pays), nous lisons avec boulimie. Mais rarement la même chose que nos parents : si Samuel Beckett (que nous estimons) obtient cette année le Nobel de littérature, c'est un roman de Guy des Cars (que nous méprisons), *La Vipère*, qui est le best-seller du moment. Nous, nous flashons sur William Burroughs et les écrivains beat. Nous polémiquons passionnément entre amateurs de Céline, l'ordure inspirée, et inconditionnels de Boris Vian, le funambule swingueur. Ignorés des manuels littéraires, les romans populaires que nous dénichons aux puces de Vanves font nos délices. Pas seulement à cause du charme kitsch de leurs couvertures bariolées. Dans le délire des *Pardaillan* et de *Fantômas*, nous reconnaissons une naïveté assumée, un goût de l'excès et de la fioriture qui sont aussi les nôtres. Malgré les efforts d'un petit groupe d'intellos mené par Francis Lacassin, Alain Resnais et quelques autres, la bande dessinée est encore considérée par nos aînés comme l'apanage des *minus habens*. Nous, elle nous captive. Editeur de textes surréalistes et de la revue *Mid-Minuit Fantastique*, capitale pour les plus cinémanes d'entre nous, Eric Losfeld a publié, en 1967, un album particulièrement enthousiasmant : *Saga de Xam*, œuvre d'un débutant de vingt-quatre ans, Nicolas Devil, qui va bientôt abandonner la bédé pour vivre en communauté au Canada. Jean Rollin, le scénariste, est devenu cinéaste

entre-temps ; son premier long métrage, le feuilladien *Viol du vampire* (avec Devil et Philippe Druillet, auteur de *Lone Sloane*, dans de petits rôles), a été projeté au Styx, rue de la Huchette, en plein Mai 68. Torrentiel mélange de science-fiction et de fantastique médiéval, de violence et d'érotisme, d'anarchisme et de folie, *Saga de Xam* ne ressemble à rien de déjà vu. Au hasard des cases, l'héroïne nue croise des figures déjà emblématiques de la contre-culture. Cela va du Provo Bernhard De Vries aux acteurs du Living Theatre et inclut en vrac Allen Ginsberg, Antonin Artaud, Tina Aumont, Valérie Lagrange, Bob Dylan, Brian Jones, Daniel Pommereulle, H.P. Lovecraft, Barbara Steele, Jean-Pierre Kalfon, Frank Zappa, John Lennon. D'une vengeresse liberté, le graphisme est explosé, tantôt aride — larges aplats noirs et lignes à peine esquissées — et tantôt incroyablement surchargé.

